



N° JAU/17 - 15 décembre 1959

"LES ARABES"

Texte de Jacques Berque, Professeur au Collège de France
Encyclopédie essentielle (série Histoire n° 4).
Editions Robert Delpire, Paris, 1959, 105 p., 2.000 Fr

Ce très beau livre ainsi bien au point de vue de la présentation extérieure qu'à celui du contenu (texte et illustrations), n'est certes pas un ouvrage de vulgarisation. Beaucoup seront attirés par les images magnifiques et judicieusement choisies qui illuminent ces pages : reproductions de miniatures persanes et de pages du Coran, photographies des lieux historiques et géographiques de l'Islam ou du monde arabe actuel en évolution. Et c'est avec un réel plaisir que l'on feuillète ce petit album de luxe qui fait honneur à ses réalisateurs.

La présentation séduisante de cet ouvrage ne doit pourtant pas faire illusion. Le texte du professeur J. Berque n'est pas de ceux, comme d'ailleurs les autres écrits de l'auteur, qui se lisent facilement. Cet essai nous oblige à affronter les aspérités et la densité du vocabulaire et de la pensée de l'auteur. Il ne s'agit pas d'une simple description du monde arabe, mais d'une tentative de pénétration et d'explication à l'intérieur même des comportements.

De même que dans ces autres écrits, J. Berque nous révèle donc ici, par un certain nombre de clefs et un certain nombre de flashes, les ressorts et les motivations profondes des attitudes arabes. Des phrases concises et abruptes, qui demandent beaucoup d'attention de la part du lecteur, résument, en fait, merveilleusement tout un monde de phénomènes et de faits qui vus de l'Occident, apparaissent ordinairement bien énigmatiques, curieux et déconcertants. L'effort exigeant nécessaire pour suivre le déroulement de la pensée, engendre une satisfaction réelle à découvrir l'âme même des sociétés arabes tant anciennes que contemporaines.

Inutile de dire que les citations, faites ici de cet ouvrage, ne peuvent rendre que maladroitement et imparfaitement sa densité et sa richesse.

En pays arabe, certains mots tels que "istiqlâl", "hurriyya" (indépendance, liberté) recèlent une force presque incantatoire. J. Berque part d'un de ces termes, celui de "Uruba", "l'arabisme", pour pénétrer à l'intérieur du continent intermédiaire. "L'arabisme", dit-il en commençant, est une manière d'être un symbole !. Son prestige est au cœur même du bouillonnement du Vieux Monde Arabe.

"Une disproportion éclate entre les grandeurs du passé et les disgrâces du présent, ou, à tout le moins, ses problèmes. De là une surabondance d'affectivité, l'agitation constante entre l'enthousiasme et le pessimisme. Dans ces sociétés, un tourbillon emporte et brasse amertumes et espérances, calculs et passions. Les derniers siècles sont responsables d'une profonde ambiguïté. Ce mélange d'archaïsme et de décadence, de rudesse et d'académisme, sensible dans bien des comportements, et sur lequel les initiatives novatrices ont tant de mal à prévaloir; le primat - tantôt fécond,

tantôt stérile - du sentiment sur les faits, du signe sur la chose : voilà bien de quoi troubler l'observation, dérouter le jugement. Voilà même qui peut égarer, chez les Arabes, la conscience des situations et l'appréciation de leurs propres valeurs" (p. 6)

Jusqu'à ces dernières années, les solidarités arabes ne pouvaient être que celles du "dâr al-Islam", "la maison de l'Islam". La notion de corps islamique survit à cette notion hiératique, mais, depuis une ou deux générations, un autre thème, celui de la patrie arabe, s'impose avec plus ou moins de dynamisme. On remarque, par exemple que "l'intégration des pays arabes à l'histoire moderne s'est faite et continue de se faire, sous l'enseigne du langage plutôt que de la foi". Il faut dépasser les analyses de sectes d'origines et de contrées pour comprendre que l'arabisme n'a pas d'abord un contenu exactement sociologique, mais est une "profession, une enseigne". Qu'est-ce donc que l'arabisme ?

"C'est la valeur d'union, de résistance et de délivrance qui, avec une force sans cesse accrue, depuis une génération joue contre les pouvoirs étrangers sur la rive sud de la Méditerranée. Qu'il s'accroche à une foi majoritaire, à une race déterminée, ce n'est peut-être là que l'accessoire. Pour bien comprendre sa force en même temps que sa signification aux yeux de ses adeptes, définissons-le comme un mythe, soutenu par une culture, et qu'aiguise la vicissitude historique". (p. 13).

Ce qui fonde l'arabisme, plus encore que tout autre chose, c'est l'insurrection contre le "fait accompli". Le monde arabe est "un" dans son affirmation contre, et dans son opposition à, l'étranger. L'histoire de ces quarante dernières années le prouve. Plus de 75 millions d'Arabes, d'arabisés ou d'arabophones constituent la "umma" cette "communauté à l'usage de Dieu". Elle se veut différente d'une collectivité profane et elle éprouve

"une difficulté certaine à s'ajuster aux cadres contemporains, fruits de l'histoire européenne des trois derniers siècles. Mais aussi les avantages continuels du banal, du quotidien et de l'objectif. Privilège de n'être, et de ne se sentir jamais complètement tenu à ce qui n'est pas soi. C'est là un défaut, sans doute, mais aussi un recours infaillible contre toutes les formes du définitif. Le concret peut être éludé, et, par là, bien des constructions resteront précaires : mais on défiera efficacement l'aliénation" (p. 19).

Le "mythe" de l'arabisme c'est "ce qui apparaît comme ancien", comme authentique, comme antérieur à toutes les déformations à toutes les adaptations". L'histoire n'a pu faire que noircir ce trésor étincelant. L'arabisme est encore pour ceux qui lui demandent un signe de reconnaissance, "ce qui est unitaire, ce qui correspond ou s'appelle d'un bout à l'autre de la rive sud".

Une dualité de types, marquée du reste dans la langue même : "arabi" et "arâbi" (le rustre et le policé), est constatable. L'auteur les appelle encore des "états de conscience" et il nous montre que cette opposition millénaire entre le citadin et le rustique se transpose actuellement entre l'élite et la foule, le bourgeois et le prolétaire.

"Les hôtes aventureux des bidonvilles maghrébines, la faune des "casbahs", les masses misérables des bas quartiers cairotes, trouveront, dans l'un des termes du balancement, une enseigne, et leur qualification d'une histoire classique. Berbères déracinés, fellahs dépouillés, ouvriers même - en tant qu'ils n'affirment pas un développement autonome - s'aligneront dans la perspective de la " 'amma", du vulgaire à convertir, du bédouisme à réformer : pas de problème aux yeux de l'Islam : simplement un devoir de magistère "ri'âsa", incombant à l'élite... Une évolution vers le socialisme ne soulève pas, à l'intérieur, dans les pays qui l'appellent, la contradiction qu'y verrait l'Occident. La fraternité islamique abonde en prototypes bénisseurs. Et l'originalité des masses en éveil ne semble pas, au moins pour un temps, irréductible aux vieilles catégories de l'arabisme" (p. 31).

Le "croyant" se veut toujours privilégié. Il se veut, en se situant par rapport aux Infidèles et sur le plan religieux, "ce que Hellène était aux Barbares sur le plan de la culture".

"De là vient que sa langue, ses institutions son comportement n'évoluent que malaisément vers une laïcité qui serait à beaucoup d'égards profanation. Seuls de rares esprits, dans le passé, aujourd'hui seulement une intelligentsia révolutionnaire, ont osé mesurer l'ampleur et la gravité du problème. Telle sera sans doute la tâche de la

génération arabe d'après l'indépendance, celle à qui se posent simultanément les exigences d'un monde à approprier et d'un homme à reconstruire" (p. 35).

En tous cas jamais ne pourront être minimisées la part de l'exemplarité de Mahomet et de son idéalisation par les foules et la part du Coran (dont "la phénoménologie du message, dit l'auteur, n'a pas encore été tentée"). Le Coran est "le conservatoire de la langue classique, la base de toute éducation enfantine, l'objectif de toute culture arabe". C'est pourquoi, la renaissance linguistique polarise l'histoire arabe depuis trois générations. Et pourtant,

"l'orientalisme n'a pas encore bénéficié des progrès accomplis par la linguistique dans d'autres domaines. Il n'a pas fait sa révolution saussurienne. C'est d'autant plus étrange que la langue est, chez les Arabes, si l'on peut risquer l'expression un phénomène social "sur-total". Non seulement elle exprime et suggère, mais guide et transcende... La philologie est certainement, avec le droit, une des voies d'accès majeures à la compréhension du génie arabe" (p. 43)

"Aujourd'hui encore, l'arabe classique triomphe dans l'oratoire plutôt que dans la démonstration, dans l'injonction ou la diatribe plutôt que dans l'énoncé. Sa patrie est le général. Quoi d'étonnant à ce qu'il néglige toutes les frontières d'époque ou de lieu ! Voilà sa force. Il offre un asile commun à quiconque le parle, du Sénégal à l'Indus... Exaltante hospitalité dont l'étranger qui accède à la grande langue, le "mu'rib", peut éprouver la chaleur... " (p. 44).

La tâche du sociologue et de l'historien est ardue, en face de ce monde arabe où tout se tient, s'interfère. Le professeur Berque expose les difficultés de cette étude.

"Le passé, dit-il, n'est pas un tout en soi, car il est fonction du présent. D'un présent auquel il n'arrive pas aucun dégradé. Plus il est lointain, et plus il revit. Ses valeurs d'existence sont en raison inverse de sa proximité. C'est la couche la plus antique qui ressurgit. Elle se rue, dirait-on, à la reconquête du présent, avec une furie qu'un demi-siècle d'éducation étrangère est loin d'avoir épuisée" (p. 47).

L'Arabe du XX^e siècle affronte l'étranger. Il s'appuie sur ce passé, pour lui "archétype linguistique et moral", mais,

"l'émancipation politique lui arrive, dans la plupart des cas, plus tôt que l'expansion des lumières et celle-ci que le renouvellement des bases économiques et sociales. Au réformateur conscient, au révolté instinctif se posent dès lors d'inévitables problèmes... Les continuités, les fidélités, et cette sorte de chaleureuse archéologie dont avait bénéficié leur délivrance, risquent maintenant de jouer à contre sens. Les symboles ont pu, pour une large part, triompher du fait, tant que ce fait était celui des autres. A présent il faut aux Arabes arracher le fait devenu leur à l'emprise des symboles" (pp. 47-48).

La reconquête du temps perdu se heurte à des obstacles considérables. La "colonisabilité" des pays islamiques (selon le mot juste mais horrible de Malek Bennabi dans son livre "Vocation de l'Islam") a été, plus que tout autre facteur moral, dramatique ou métaphysique, responsable de la colonisation". Cependant les faiblesses internes sont aggravées du fait du décalage entre la technique et l'humain, du fait encore de l'éclatement des sociétés arabes. Les apports positifs des étrangers n'ont fait, en réalité, qu'augmenter le désordre et le déséquilibre. Si bien que "la physionomie morale et l'équipement économique de certains pays ont perdu toute corrélation". Cette cassure et ce hiatus sont "vécus" et intensément ressentis et ils produisent par là même de nombreux troubles psychologiques. Que dire alors de la "jeunesse des Arabes" ?

"Il faudra beaucoup de courage à ces peuples jeunes pour devenir des peuples neufs. Ils osent rarement affronter l'avenir avec cette allégresse, faite de condamnation du passé, qui porte d'autres peuples, ou certains éléments sociaux à l'intérieur de ces peuples. Ces attitudes subversives ne sont aujourd'hui le fait, dans le monde arabe, que de mouvements minoritaires ou d'individualités dont le Maghreb fournit déjà quelques types. Mais une dévote rancune à l'égard du passé, et même de l'histoire, n'en inspire pas moins les comportements" (P- 56).

Voilà que ces pays arabes réalisent au milieu du XX^e siècle "une entité nationale de l'époque romantique". C'est un grand malheur pour eux écrit notre auteur car, comme cela avait été le cas pour d'autres pays, cette indépendance nationale ne coïncide pas avec la découverte du monde, l'invention industrielle et la conquête des libertés.

"Un peu partout le chômage et la précarité économique, une sensation de dépendance exaspérée par les fautes de l'Occident et par la menace d'Israël, l'inégalité sensible au cœur comme à la faim - qui rabaisse ici le Musulman du Maghreb par rapport à l'Européen, là le paysan égyptien ou iraquien par rapport au seigneur -, provoquent de cruelles, d'explosives façons de penser et d'agir. A l'extrême du type, la plèbe des bidonvilles et des faubourgs, toute une enfance délinquante, le fellah perclus de bilharziose, le bédouin famélique dont le chef héréditaire exhibe une Cadillac, le réfugié des camps palestiniens, constituent une troupe de misère et de vengeance que les politiciens ont, jusqu'ici, réussi à canaliser par l'éloquence, mais auprès de laquelle le prolétariat européen du XIX^e siècle ferait figure d'organisé et de nanti" (pp. 70-73).

Traitant de la construction par les pays arabes de leur indépendance l'auteur insiste sur "l'étonnante promotion de ces peuples", quelle qu'en soit la cause d'ailleurs.

"Ils accèdent à un rôle international dépassant de beaucoup pour certains d'entre eux les possibilités matérielles. Dans leurs succès récents ils semblent même bénéficier d'une sorte de plus-value, qui en fait qu'en un monde soumis aux calculs brutaux de la production et de l'armement, ils emportent le résultat dirait-on par le seul poids du témoignage.

Lors des premières conventions franco-tunisiennes, en 1955, Bourguiba confia à des amis le sentiment d'étrangeté qu'il éprouvait parfois à discuter - et à discuter victorieusement - du droit de l'armée française à occuper certaines zones dans le moment même où elle tenait solidement ces zones, et beaucoup d'autres. Victoire de la morale ?" (p. 79).

La montée de ces pays paraît déconcertante à beaucoup. Ils ont utilisé les seuls moyens que nous leur ayons laissés : "le verbe contre l'adhérence au fait, le maquis contre la guerre classique, l'affirmation incantatoire contre l'objectivité et, d'une façon générale, le signe contre la chose". La tâche des chefs n'est pas facile et l'auteur note que outre l'absence d'élites suffisamment éprises de stabilité occidentale, "rien ne s'interpose entre le gouvernement et la rue, dès lors que s'affaiblissent des cadres par trop liés aux compromissions étrangères ou à l'exploitation égoïste". "L'avènement de nouveaux leaders produit à ce moment un changement sensible à l'œil nu. Des forces sont à l'œuvre. Des révisions ou remises en cause, les luttes contre le passéisme ou la réaction, témoignent quelquefois d'un radicalisme annonçant quelque chose de nouveau. Des besoins irrépressibles se dressent devant les états nouvellement libérés. Quelle option prendront-ils pour résoudre leurs problèmes ?

"Ce choix ne dépend pas, comme en Occident de facteurs surtout internes. Au lieu de s'opérer dans un contexte d'action mûre et réfléchi au lieu de mobiliser un considérable acquis social il devra se faire à la hâte dans l'improvisation, l'intrigue du dedans et du dehors, la dépendance économique, la pauvreté. Une chose, est sûre. La sympathie de ces peuples ira à qui les libérera, les structurera. D'où l'attrait de tout système d'optimisme industriel et plus encore l'attrait de toute "philosophie de la misère" (p. 96-99).

Le professeur Berque écrit ensuite :

"La supériorité du socialisme est, en l'espèce, de poser le débat d'une façon idéologiquement plus avancée, et techniquement mieux outillée que ses rivaux. L'avantage des partis de droite, est de refléter fidèlement les forces d'un passé encore dominant dans beaucoup de zones géographiques, bien des secteurs de la vie publique et des mentalités. L'appel est à gauche, le poids (dans les divers sens du terme) à droite" (p. 99).

Quel équilibre trouveront ces pays ? Qui l'emportera des vieilles intransigeances ou des vieux compromis ? La victoire politique et l'indépendance ne font que souligner ces distorsions des sociétés arabes en évolution.

"Sortis à peine, et incomplètement encore, du drame, les Arabes éprouvent quelque peine à renoncer au tragique du geste et à l'éloquence du propos" (p. 104).

C'est tout le livre qu'il faut lire, pas à pas, et attentivement, pour essayer de comprendre cet "univers d'alternance et d'ambiguïté" que sont les sociétés arabes contemporaines. Ce magistral essai du professeur Berque bien que bref et concis, nous ouvre de vastes horizons sur la dialectique des comportements tant individuels que collectifs en pays arabe.

A l'heure où l'on parle des particularismes nationaux et de l'indépendance de nations arabes nouvelles, un esprit lucide ne peut se cacher toute la force et le dynamisme interne que représente, pour les soixante quinze millions d'Arabes, d'arabisés et d'arabophones, le "mythe" de l'arabisme. Cela doit inciter à la largeur de vues et à la clairvoyance.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--